

L'été des musées



MBAM
Des expos
qui honorent
les cultures
du monde
E 8



**Musée
McCord**
L'héritage
juif
de Montréal
E 12

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

Un été éclectique

Photographie, orfèvrerie et impressionnisme au menu

MAGDALINE BOUTROS

Collaboration spéciale

On le sait, les impressionnistes attirent les foules. La collection du musée Ordrupgaard de Copenhague, qui garnira les murs du Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa cet été, séduira à coup sûr les amateurs des maîtres français du XIX^e siècle. Mais, après avoir plongé le regard dans un Monet ou un Degas, le public gagnera à arpenter les parcours de deux autres expositions qui promettent des découvertes envoûtantes en matière d'orfèvrerie et de photographie.

Des trésors impressionnistes provenant du Danemark

À partir du 18 mai et jusqu'au 9 septembre, le MBAC accueillera en ses murs une soixantaine de chefs-d'œuvre de peintres français du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Une collection d'une richesse étonnante constituée par Wilhelm et Henny Hansen durant les premières décennies du XX^e siècle. À l'occasion des travaux d'agrandissement qui ont cours au musée Ordrupgaard au Danemark, le MBAC a réussi à mettre la main, le temps d'un été, sur cette collection, qualifiée comme l'un des plus beaux ensembles d'œuvres impressionnistes en Europe du Nord. « Nous avons véritablement sauté sur cette occasion », dit avec enthousiasme en entrevue Erika Dolphin, conservatrice associée au MBAC et commissaire de l'exposition *Trésors impressionnistes. La collection Ordrupgaard*. « C'est vraiment une chance d'avoir ces tableaux d'une qualité exceptionnelle ici pour une grande exposition d'été », poursuit-elle. La collection ne se cantonne pas au courant impressionniste. Aux côtés des œuvres de Monet, Manet, Renoir, Degas, Pissarro et Sisley se glissent quelques tableaux de leurs prédécesseurs, Delacroix et Ingres notamment. Wilhelm Hansen ayant également eu un grand intérêt pour le postimpressionnisme, des toiles de Gauguin, de Matisse et de Cézanne formeront le point d'orgue de cette exposition qui se veut une incursion aux fondements de l'art moderne.

Les visiteurs seront ensuite invités à découvrir 16 tableaux de l'âge d'or de l'art danois, d'autres pièces maîtresses de la collection de Wilhelm Hansen. « On a vraiment séparé les deux collections, celle de l'art français et celle de l'art danois, parce qu'elles étaient disposées comme cela dans la maison où M. Hansen présentait ces œuvres », explique M^{me} Dolphin. Désireux de partager leur trésor avec le public danois, les Hansen ouvraient, une fois par semaine, leur résidence

Camille Pissarro, *Pruniers en fleur à Éragny* (1894)

ANDERS SUNE BERG

d'été familiale située en banlieue de Copenhague aux visiteurs. À la mort de Wilhelm Hansen en 1936, sa veuve Henny a légué au gouvernement danois la collection et la maison, qui sont devenues ultérieurement le musée Ordrupgaard.

L'orfèvrerie, un art méconnu

Pour la première fois, une exposition entière est consacrée à l'œuvre de Laurent Amiot, un orfèvre né à Québec en 1764. Pour bien comprendre son importance, il faut reculer à la période marquant la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle, une période pendant laquelle l'orfèvrerie occupe une place beaucoup plus importante que de nos jours. Tout juste après avoir reçu sa première formation, Amiot part pour Paris — le centre névralgique de l'orfèvrerie en Europe de l'Ouest —, où il séjourne de 1782 à 1787, à la veille de la Révolution. À son retour à Québec, il opère une véritable révolution — esthétique, faut-il préciser — dans le milieu de l'orfèvrerie.

« C'est lui qui fera passer l'orfèvre-

rie au pays du statut d'artisanat à celui d'un art à part entière », explique René Villeneuve, conservateur associé de l'art canadien ancien au MBAC et commissaire de l'exposition *Laurent Amiot. Maître-orfèvre canadien*. « Il revisite toutes les formes, tous les décors. Il produit une argenterie de table variée, renouvelée », souligne-t-il. Les autres orfèvres seront contraints de marcher dans son sillage.

Pendant une cinquantaine d'années, Laurent Amiot ne cessera d'innover, de bousculer, de se réinventer. L'exposition du MBAC présente au public 75 œuvres d'Amiot — des vases, des accessoires religieux ou encore des objets domestiques — ainsi que 17 pièces d'orfèvrerie créées par d'autres artistes. Il aura fallu environ sept ans à René Villeneuve pour rassembler l'ensemble de ces objets, dont plusieurs se trouvaient chez des particuliers. Pour permettre au public de bien comprendre le contexte social qui a mené à la confection de ces pièces en argent, les œuvres sont minutieu-

« C'est vraiment une chance d'avoir ces tableaux d'une qualité exceptionnelle ici pour une grande exposition d'été »

sement mises en scène dans l'exposition. Ainsi, le parcours témoignera, par exemple, de l'arrivée du café au pays, une nouveauté qui a mené Amiot à réaliser la première cafetière en argent du Canada. René Ville-neuve espère que le public appréciera l'unicité de chacune des pièces, un plaisir lié aux arts de la table qui est devenu plus difficile à satisfaire dans notre société moderne. L'exposition est présentée du 11 mai au 23 septembre.

Savourer l'instant

Pour souligner les 50 ans de sa collection de photographies, le MBAC propose aux visiteurs de laisser leur regard se noyer dans quelque 175 photographies et images. Celles-ci ont été soigneusement choisies par Ann Thomas, conservatrice en chef intérimaire au MBAC. « C'était difficile de faire une sélection dans une collection qui comprend 200 000 photographies », lance-t-elle d'entrée de jeu en entrevue.

Très tôt dans le processus, une ligne directrice s'est toutefois imposée. Celle de la conversation. Une conversation dans le temps, entre des œuvres datant du XIX^e siècle et d'autres plus contemporaines. Et une conversation entre les photographes, puisque tout artiste étudie les œuvres de ses prédécesseurs. Coiffée du magnifique titre *L'espace d'un instant*, l'exposition retrace l'histoire de la photographie. Les visiteurs sont ainsi témoins de l'évolu-

tion de la technique sur une période d'environ 180 ans — du daguerréotype jusqu'au numérique — et des différentes formes que peut prendre la photographie.

« Nous avons cette idée que la photographie représente toujours la vérité, mais ce n'est pas toujours le cas, et on voit dans cette exposition des photographies qui sont assez abstraites », note M^{me} Thomas. Des œuvres de Julia Margaret Cameron, Weegee, Ed Burtynsky et Lynne Cohen sont notamment à l'honneur. L'exposition *L'espace d'un instant. Cinquante ans de collectionnement de photographies* est présentée du 4 mai au 16 septembre.

« C'est lui qui fera passer l'orfèvrerie au pays du statut d'artisanat à celui d'un art à part entière »



Laurent Amiot, Cafetière de la famille Le Moine (vers 1796)

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE / CANADIAN MUSEUM OF HISTORY

EUROPE MÉDIÉVALE
POUVOIR ET SPLENDEUR

DÈS LE 8 JUIN

100, rue Laurier, Gatineau QC
museedelhistoire.ca/medievale

The British Museum
Une exposition réalisée par le British Museum en collaboration avec le Musée canadien de l'histoire.

Figurine de chevalier, Angleterre, 1275-1425, pierre. © The Trustees of the British Museum. Tous droits réservés.

Canadā

La Capitale
Assurance et services financiers

présente

Ici LONDRES

mccq.org | Achetez vos billets en ligne!

Air transat | Québec | Fairmont

MUSÉE DE LA CIVILISATION
Québec

À TÉLÉCHARGER DÈS MAINTENANT

Disponible dans l'App Store | Disponible sur Google Play

UNE EXPÉRIENCE ENRICHIE ET PERSONNALISÉE AVEC L'APPLICATION MON MCCQ

MUSÉE STEWART

Promenade parisienne sur l'île Sainte-Hélène

Faire du lèche-vitrines dans les rues commerçantes de Paris des années 1700 : c'est ce que propose le Musée Stewart avec sa nouvelle exposition *Paris en vitrine. Les boutiques du 18^e siècle*.

CATHERINE GIROUARD

Collaboration spéciale

« Capitale du Royaume de France, Paris est l'une des plus belles, des plus célèbres et des plus florissantes villes du monde. [...] Dès son arrivée, le voyageur est surpris par le tumulte, l'encombrement et la saleté de certains Quartiers. [...] »

Le voyage dans le temps et l'espace commence dès les premières lignes inscrites à l'entrée de l'exposition. « Toute l'exposition est conçue comme un guide de voyage de l'époque », explique Sylvie Dauphin, conservatrice et chef des collections du Musée Stewart. Ainsi, des mots ou formulations disparus aujourd'hui apparaissent en italique dans les textes de l'exposition et dans le livret qui accompagne les visiteurs tout au long du parcours. « Il y avait une enflure des mots et une façon particulière de présenter les choses à l'époque ; j'ai conservé cela pour donner de la saveur à la visite », ajoute la conservatrice.

La visite s'ouvre par une grande reproduction au sol du plan de Paris imprimé en 1739 — dont l'original est aussi exposé, relié sous forme d'atlas. « On a voulu offrir une vue de Paris à vol d'oiseau pour débiter », explique M^{me} Dauphin. Lorsqu'on lève les yeux du plan, la perspective est ensuite tout autre. Le visiteur plonge au cœur du vieux quartier, nommé La Cité, alors que les silhouettes de maisons comme on en retrouvait sur le bord de la Seine se dressent devant lui. S'étirent derrière une longue rue bordée de commerces. La perspective laisse aussi entrevoir la façade de l'église Notre-Dame qui clôt le premier tableau, tout au fond de la salle.

« Cette exposition fait revisiter Paris sous un angle inusité, mêlant à la fois le plaisir de voyager, celui de fréquenter les boutiques et de découvrir la riche histoire de la capitale française, avec laquelle les Montréalais ont un lien privilégié depuis toujours », fait valoir Suzanne Sauvage, présidente et chef de la direction du Musée Stewart.

D'une boutique à l'autre

Le « quay de l'Horloge », le pont Neuf, la rue Saint-Honoré, le « quay de Conti », la rue Saint-Jacques... Les visiteurs parcourent l'exposition comme s'ils traversaient les quartiers et les rues de Paris, dont les noms sont inscrits au sol, pas-



Vue d'une partie du Louvre prise du pont Royal (XVIII^e siècle)

MUSÉE STEWART



La jardinière au tablier, La laitière, La fermière, La batteuse de beurre (XVIII^e siècle), d'après François Boucher

MUSÉE STEWART

sant d'une vitrine de boutique à une autre.

« Habituellement, les musées travaillent avec le nom de l'auteur d'une pièce, fait valoir Sylvie Dauphin. Cette fois, on est allés encore plus loin dans les recherches. On s'est demandé où était vendue cette pièce et où était située la boutique qui la vendait. Les boutiques sont le point de départ et le fil conducteur de l'exposition. »

Ainsi, toutes les pièces de l'exposition sont présentées et classées par boutique. Parmi les boutiques figu-

rent notamment La Sphère, tenue par Jacques Canivet, un « éminent fabricant d'instruments de mathématiques », Au Chagrin de Turquie, qui attire une clientèle prestigieuse, dont Madame de Pompadour et Louis XV, ou encore Le Petit Dunkerque, tenue par sieur Granchez et dont « le décor est fort agréable ».

Vaisselle, porcelaines, globes terrestres, instruments scientifiques, cafetières, brosse à cheveux, gravures et estampes... Quelque 400 artefacts français du XVIII^e siècle,



Bouquet de fleurs en porcelaine de Vincennes (XVIII^e siècle)

MUSÉE STEWART

dont 80 livres rares, constituent l'exposition. Ils proviennent tous de la collection personnelle du Musée Stewart, composée de près de 27 000 pièces.

Visites virtuelles de Paris

L'exposition propose également le visionnement d'une restitution en 5D du quartier du Grand Châtelet, élaborée par la musicologue Mylène Pardoën. Ce paysage sonore, créé à partir de longues recherches et de documents historiques, fait entendre la vie de Paris dans la seconde

moitié du XVIII^e siècle.

La visite guidée se termine en poésie par l'expérience de réalité virtuelle *Il neige à Paris*, une déambulation nocturne dans La Cité par un soir d'hiver dans un décor fait de papier découpé.

« L'exposition permanente du musée est aussi très intéressante et peut être un beau complément à notre exposition temporaire, abordant aussi le Siècle des lumières », ajoute Geneviève Lalonde, conseillère, communications et expérience visiteurs, du Musée Stewart. Couvrant une période historique par ailleurs beaucoup plus large, *Histoires et mémoires* propose un parcours historique qui mène le visiteur de l'époque amérindienne jusqu'à aujourd'hui.

Un site unique

« Le site du Musée Stewart est aussi en soi une destination intéressante, fait valoir Geneviève Lalonde. Plusieurs Montréalais ne sont encore jamais venus ici. Les gens sont vraiment agréablement surpris de la beauté des lieux. »

Situé au cœur du parc Jean-Drapeau, le musée fait face au fleuve et côtoie de près le pont Jacques-Cartier. Logé dans l'arsenal du dépôt fortifié britannique de l'île Sainte-Hélène, une construction militaire du XIX^e siècle, le long bâtiment du musée a été agrémenté il y a quelques années d'une tour en verre. « Elle crée un pont entre la nature et l'espace muséal et permet d'avoir une très belle vue sur Montréal et sur le pont qui s'illumine le soir », souligne M^{me} Lalonde.

Le musée offre par ailleurs plusieurs activités extérieures tout au long de l'été, dont des visites guidées dans le parc Jean-Drapeau, un tournoi d'escrime en plein air le 2 juin ou encore un pique-nique napoléonien le 18 août. Plusieurs autres activités spéciales intérieures, dont un jeu d'évasion, sont aussi à l'horaire. Toute la programmation est disponible sur le site Web du musée.

Soirées musée et feux d'artifice

Le musée ouvrira sa cour et ses portes lors de quatre soirées de feux d'artifice cet été. « La vue n'est pas la même qu'au bassin de La Ronde, mais c'est tout de même très beau et très bien situé pour admirer les feux », fait valoir Geneviève Lalonde, conseillère, communications et expérience visiteurs, du Musée Stewart. Pour en faire profiter les Montréalais, le musée a décidé de donner accès aux expositions du musée de 17 h à 22 h à ceux qui voudraient visiter les expositions avant de s'installer dans la cour pour admirer les feux. Les 11 et 18 juillet, les 1^{er} et 8 août, coût d'entrée de 5\$.



D'AFRIQUE
AUX AMÉRIQUES

Picasso

EN FACE-À-FACE
D'HIER À AUJOURD'HUI

Une présentation de
STÉPHAN CRÉTIER
STÉPHANY MAILLERY

12 mai — 16 septembre 2018

Une exposition organisée par le musée du quai Branly - Jacques Chirac, en collaboration avec le Musée national Picasso-Paris. Une adaptation du Musée des beaux-arts de Montréal.

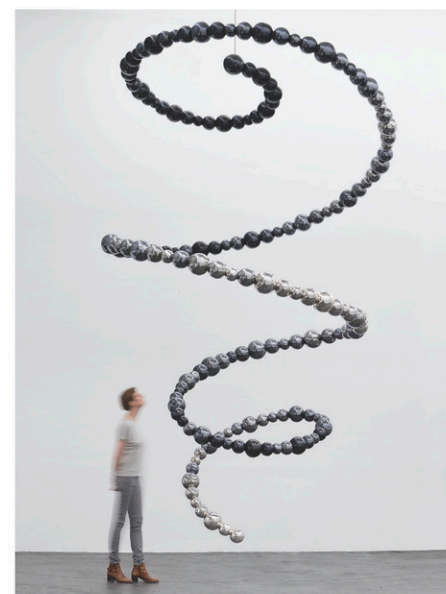


NOUS SOMMES ICI, D'ICI
L'ART CONTEMPORAIN DES NOIRS CANADIENS

12 mai — 16 septembre 2018

Une présentation de
STÉPHAN CRÉTIER
STÉPHANY MAILLERY

Une exposition initiée par le Musée royal de l'Ontario, Toronto, et adaptée par le Musée des beaux-arts de Montréal pour la présentation montréalaise.

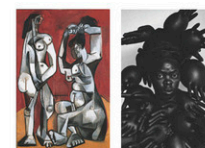


JEAN-MICHEL OTHONIEL:
MOTION — ÉMOTION

20 juin — 11 novembre 2018

Une exposition conçue par le Musée des beaux-arts de Montréal en collaboration avec Jean-Michel Othoniel et la Galerie Perrotin.

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉAL



Pablo Picasso, *Femmes à la toilette*, Cannes, 4 janvier 1956. Musée national Picasso-Paris, dation Pablo Picasso, 1979. © Succession Picasso / SODRAC (2018). Photo © RMN-Grand Palais / Art Resource, NY / Mathieu Rabeau | Artiste kamayura, Brésil, Masque (détail), XX^e s. Paris, musée du quai Branly - Jacques Chirac. Photo © musée du quai Branly - Jacques Chirac / Patrick Gries, Bruno Descouings | Zanele Muholi, *Phila I, Parktown*, de la série « Somnyama Ngonyama », 2016. © Zanele Muholi. Avec l'aimable concours de Stevenson, Le Cap / Johannesburg, et Yancey Richardson, New York | Shanna Strauss, *Gardiennes de la mémoire* (détail), 2017. Collection de l'artiste | Jean-Michel Othoniel, *Black Tornado*, 2017. Avec l'aimable concours de la Galerie Perrotin. © Jean-Michel Othoniel / SODRAC (2018). Photo Claire Dorn

MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE

Entre épopée polaire et vie dans un château médiéval

En lui contant le récit de la tragique épopée que fut la fameuse expédition de sir John Franklin dans le Nord-Ouest arctique au XIX^e siècle, puis, en l'invitant à replonger dans la vie de château de l'Europe médiévale, le Musée canadien de l'histoire propose cet été au public deux immersions historiques des plus inédites.

RABÉA KABBAJ

Collaboration spéciale

Ouverte depuis début mars, l'exposition *Périr dans les glaces. Le mystère de l'expédition Franklin* vaut indéniablement le détour. Réalisée dans son entièreté par le Musée canadien de l'histoire en partenariat avec le National Maritime Museum de Londres et Parcs Canada, cette exposition revient sur la funeste expédition Franklin, qui, partie de Grande-Bretagne en 1845 pour cartographier le passage du Nord-Ouest dans l'Arctique, n'est jamais revenue.

Originale, cette exposition l'est à plus d'un titre, puisqu'elle présente des objets qui n'ont jamais été vus auparavant au Canada, qu'il s'agisse des arte-

facts prêtés par le National Maritime Museum, mais aussi et surtout des découvertes archéologiques de Parcs Canada. Les recherches subaquatiques dirigées par l'agence gouvernementale canadienne au cours de la dernière décennie ont ainsi finalement permis de retrouver en 2014 puis en 2016 les deux navires de l'expédition, les HMS *Erebus* et *Terror*. Les visiteurs peuvent donc admirer pour la toute première fois des objets retrouvés dans ces épaves. L'exposition s'appuie également sur les précieux récits, transmis de génération en génération, de membres des communautés inuites, dont les ancêtres furent les derniers témoins des navires et de l'équipage.

Une tranche d'histoire méconnue

En plus d'offrir le compte rendu le plus actualisé à ce jour de cette expédition exploratoire et scientifique dirigée par le capitaine sir John Franklin (1786-1847), célèbre officier de la marine britannique, « en qui l'équipage avait confiance et qui n'en était pas à son premier voyage », cette exposition permet de vulgariser un pan méconnu de l'histoire canadienne. « Ces expéditions polaires — tant celle de Franklin que celles qui ont suivi lorsqu'on est parti à sa recherche quelques années

plus tard — revêtent une grande importance, car elles ont permis de cartographier le Nord tel qu'on le connaît aujourd'hui. En ce qui a trait à la carte géographique du Canada, elles ont permis non seulement de finir par tracer ce passage du Nord-Ouest, mais aussi de cartographier l'Arctique », souligne Bianca Gendreau, gestionnaire à la recherche au Musée canadien de l'histoire.

Mais l'Histoire avec un grand H n'éclipse pas pour autant ici les destinées individuelles. « C'est aussi l'histoire tragique de 129 personnes, parties d'Angleterre et qui, après, ont disparu. Alors, on présente la préparation de l'expédition, la technologie avancée de leurs navires, qui avaient notamment des provisions pour trois ans. On découvre la vie à bord, ce qu'ils faisaient de leurs loisirs, ce qu'ils mangeaient. On a également donné une idée au sol de l'espace dont ils disposaient pour vivre : à quoi ressemblait le quartier d'un homme de bord, d'un officier, etc. », explique M^{me} Gendreau.

Reconstituer les pièces du puzzle

Les visiteurs de l'exposition en apprendront sur les facteurs qui ont contribué au dénouement fatidique, mais aussi sur les efforts déployés par lady Franklin pour susciter des expéditions de recherche des deux navires disparus. Une autre section est consacrée au rôle des Inuits et à leur transmission des récits. Les récents résultats des recherches scientifiques sont également présentés, à travers une section médico-légale et une zone consacrée aux investigations subaquatiques de Parcs Canada.

Enfin, à travers les livres, les romans ou encore les jeux vidéo que le mystère Franklin a pu inspirer, l'exposition s'arrête sur la culture populaire entourant cet épisode qui a bel et bien « fasciné l'imagination jusqu'à aujourd'hui », rappelle Bianca Gendreau. Et cela ne devrait pas s'arrêter ici : les recherches se poursuivent toujours pour connaître le fin mot de l'histoire.

Donner à voir un autre Moyen Âge

Dans un registre diamétralement différent, le musée accueillera à compter du 8 juin prochain sa toute première exposition consacrée à l'Europe médiévale. Loin des clichés réduisant le Moyen Âge à un long interlude historique marqué du sceau de l'austérité, *Europe médiévale. Pouvoir et splendeur* entend redorer le blason de cette période, en donnant à voir toute son opulence et sa vibrance créative.

« Par l'entremise des réalisations, des objets qui seront présentés, on va montrer que, non, ce ne furent pas mille ans de grande noirceur. Au contraire, c'était une période extrêmement dynamique, qui a vu des transformations importantes au niveau de la géographie ou encore des



MARNI WILSON PARCS CANADA

La cloche de l'Erebus

méthodes du pouvoir. C'était également l'époque de l'amour courtois, des croisades, de la guerre de Cent Ans, de la peste... En définitive, une période extrêmement riche en faits et en histoire, comme en témoignent les objets présentés », a assuré M^{me} Gendreau, qui est également la conservatrice ayant travaillé sur cette exposition.

Une exposition d'envergure

Fait notable, le musée signe ici sa toute première collaboration avec le très prestigieux British Museum, concepteur originel de l'exposition, qui a fourni la majorité des quelque 250 pièces au programme. Le Musée canadien de l'histoire apporte toutefois sa touche personnelle en y ajoutant des emprunts d'autres établissements, une scénographie originale ainsi que des éléments interactifs visant à contextualiser la période pour le public canadien, qui connaît peut-être moins la période. « Les objets présentés sont de facture incroyable. Certains sont, par exemple, associés à Richard III, d'autres à Saint Louis! Je pense également à une superbe tapisserie, de la taille d'un mur, prêtée par le Victoria and Albert Museum, et qui raconte la célèbre et épique bataille de Roncevaux », a expliqué, avec enthousiasme, Bianca Gendreau.

Au fil des différentes zones aménagées à l'image de salles d'un château, les visiteurs se verront raconter la formation de l'Europe à l'époque médiévale, mais aussi le pouvoir royal et ses représentations. L'Église ne sera pas en reste, avec la mise en avant d'objets présentant les différents aspects de la liturgie. L'exposition fera également la part belle aux personnages historiques clés de la période, aux caractéristiques de la vie à la cour, sans oublier la vie quotidienne urbaine des gens ordinaires. Pour boucler la boucle, une zone spécialement développée par le musée sera consacrée à l'influence culturelle du Moyen Âge au Canada.

S'accompagnant d'une riche programmation en journées thématiques, ce rendez-vous avec l'histoire devrait, en définitive, ravir tant les amoureux de l'époque médiévale que les néophytes en la matière.



Musée national
des beaux-arts
du Québec

21 JUIN – 23 SEPTEMBRE 2018

THE BARNES FOUNDATION DMA
DALLAS MUSEUM OF ART

Québec

Québec

Hilton

AIR CANADA

ORGANISÉE PAR LE MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC, LA BARNES FOUNDATION (PHILADELPHIE), LE DALLAS MUSEUM OF ART ET LES MUSÉES D'ORSAY ET DE L'ORANGERIE (PARIS).
BERTHE MORISOT, À LA CAMPAGNE (APRÈS LE DÉJEUNER) (DÉTAIL), 1881. HUILE SUR TOILE, 81 X 100 CM. COLLECTION LAWRENCE ELLISON.

MNBAQ.ORG

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE SHERBROOKE

Les honneurs pour une artiste des Cantons-de-l'Est

ANDRÉ LAVOIE

Collaboration spéciale

L'établissement n'a pas encore atteint un âge vénérable, mais depuis sa fondation, en 1982, le Musée des beaux-arts de Sherbrooke (MBAS) peut revendiquer une indéniable maturité. Situé au cœur de la capitale des Cantons-de-l'Est et ayant pour mission la conservation d'œuvres d'artistes de la région, le MBAS affiche une fois encore son éclectisme avec deux expositions estivales reflétant plusieurs de ses ambitions.

L'été semble déjà entre ses murs, car le 5 mai dernier commençait le volet sherbrookoise de la 4^e édition de la Biennale d'art contemporain autochtone (BACA), intitulé *níchiwamiskwém | nímídet | ma sœur | my sister*, tandis que le 12 mai était inaugurée l'exposition *Clémence. De la factorie au musée*, consacrée à l'une des plus célèbres artistes et citoyennes de l'Estrie, Clémence DesRochers.

Notre Clémence

Pour Catherine Duperron, chargée de projets au MBAS, «le timing était très bon» pour rendre hommage «à cette femme extraordinaire». «Par le passé, elle a souvent annoncé à la blague qu'elle présentait son dernier *show*, mais là, depuis un an, sa retraite, c'est officiel, et l'exposition devenait appropriée, car elle a touché beaucoup de gens à travers le Québec pendant ses 60 ans de carrière.»

Au départ, une amie de la célèbre monologuiste, artiste peintre, poète et comédienne voulait mettre en valeur ses dessins, mais «nous souhaitons y ajouter notre couleur muséale», précise Catherine Duperron. *Clémence. De la factorie au musée* est une véritable rétrospective des diverses facettes de son œuvre, elle qui pratiquait déjà la multidisciplinarité avant que ce concept ne soit à la mode.

«L'idée est de montrer que son œuvre visuelle s'insère dans son œuvre en général, explique la chargée de projets. Tout au long de ce parcours thématique où il sera question de son enfance, de la nature, des femmes et de la famille, on retrouvera ses chansons, ses poèmes, des photographies, et des témoignages d'artistes pour qui Clémence a eu une grande influence.» De Luc Plamondon à Michel Tremblay en passant par Yvon Deschamps et Marie-Claire Blais, ils furent nombreux, et célèbres.

Catherine Duperron était fière de souligner que Patrimoine canadien venait tout juste d'annoncer au MBAS son soutien financier pour mettre en branle une tournée québécoise de cette exposition, qui durera deux ans. N'en déplaise aux Montréalais, aucun arrêt n'est prévu dans la métropole. «Nous sommes proches de Montréal, tient-elle à préciser, et comme Clémence est connue à travers tout le Québec, on a préféré contacter des

centres d'art au Saguenay-Lac-Saint-Jean, en Gaspésie et en Outaouais.» L'itinéraire n'est pas encore achevé, mais le tout devrait se mettre en branle en janvier 2019.

Célébrer l'audace de l'art autochtone

Le MBAS souhaitait depuis longtemps s'associer avec la galerie Art Mûr de Montréal pour contribuer au déploiement de la BACA. Une collaboration qui s'inscrit dans le mandat du musée: «celui de présenter, une ou deux fois par année, des expositions très ancrées dans le présent», souligne Catherine Duperron, comme c'est le cas pour le volet sherbrookoise de la biennale.

C'est aussi une occasion de témoigner de manière forte du dynamisme des artistes autochtones, qui prennent de plus en plus leur place en art actuel. Au MBAS, on a mis en valeur la démarche de plusieurs artistes féminines du Canada et des États-Unis utilisant le dessin, la photographie ou l'installation.

On pourra ainsi admirer le travail de la photographe Kali Spitzer, originaire de la Colombie-Britannique, qui tente de décrire les métissages qui traversent sa communauté, de race comme de genre. D'autres célèbrent le courage des communautés autochtones, dont celui de la réappropriation de certains objets culturels, par exemple le tambour, souvent utilisé par les hommes. Avec *Woman's Drum*, Lita Fontaine propose une installation qui établit un lien fort avec le «Big Drum», et qui souligne la présence de plus en plus importante de groupes de tambours féminins dans les rencontres communautaires et les pow-wow. Quant à l'artiste Erin Komsmo, métisse de l'Alberta, ses dessins sont autant de moyens de communiquer ses préoccupations écologiques, ou ses messages de prévention de santé sexuelle et reproductive, dessins qui circulent bien au-delà de son milieu, sur des affiches ou des t-shirts.

Notez que, si les deux expositions estivales du MBAS débutent pratiquement au même moment, celle consacrée à Clémence DesRochers se prolongera cet automne jusqu'au 18 novembre, tandis que la Biennale se terminera le 4 septembre.

À partir du 12 mai,

l'exposition *Clémence.**De la factorie au musée*

sera consacrée à l'une

des plus célèbres artistes

et citoyennes de l'Estrie,

Clémence DesRochers



KALI SPITZER NEVER APART

Kali Spitzer, *Melaw Nakehk'o* (2015)

C'est une occasion de témoigner de manière forte du dynamisme des artistes autochtones, qui prennent de plus en plus leur place en art actuel

Cet été,
découvrez

LES MUSÉES
DU QUÉBEC

SOCIÉTÉ DES MUSÉES
DU QUÉBEC

www.musees.qc.ca

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Des expositions qui honorent les cultures du monde

L'art transcende la couleur de la peau et les origines ethniques. À partir du 12 mai jusqu'au 16 septembre, le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) présentera deux expositions mettant en valeur l'art africain et les œuvres d'artistes noirs canadiens. Tour d'horizon.

STÉPHANE GAGNÉ

Collaboration spéciale

Cet été, au MBAM, deux expositions, présentées dans un parcours continu, susciteront la curiosité des amateurs d'art. La première exposition s'intitule *D'Afrique aux Amériques: Picasso en face-à-face, d'hier à aujourd'hui* et la deuxième, *Nous sommes ici, d'ici: l'art contemporain des Noirs canadiens*. Dans la première, on découvre l'évolution de la perception, depuis surtout le milieu du siècle dernier, en rapport avec les objets d'art outre-Europe et l'intérêt de Picasso pour cet art. Dans la seconde, de talentueux artistes noirs canadiens se révèlent à nous.

Picasso et l'art africain

La plupart des amateurs d'art avisés connaissent l'intérêt que Picasso

entretenait pour l'art africain et, dans une moindre mesure, pour celui provenant de l'Océanie. L'exposition *D'Afrique aux Amériques* présente plusieurs des œuvres de ces continents, dont celles que le célèbre peintre Picasso possédait. «Picasso n'était pas un collectionneur, rappelle Nathalie Bondil, directrice du MBAM et commissaire pour cette exposition. Mais il aimait bien cet art. Il gardait ces objets dans son atelier et s'en inspirait pour sa création.» Cette exposition regroupe plus de 300 œuvres provenant du Musée du quai Branly-Jacques Chirac, du Musée national Picasso-Paris et de collections particulières. Sur ce nombre, une centaine se trouvaient dans l'atelier de Picasso.

Cependant, ces objets n'ont pas toujours été considérés comme des objets d'art. L'exposition rappelle que, pendant longtemps, on les a considérés comme des curiosités ethnographiques. «Cette perception était liée au colonialisme», soutient M^{me} Bondil. Ainsi, le Musée ethnographique du Trocadéro, premier du genre à Paris, ouvert en 1878, présentait les œuvres hors Europe de cette façon.

D'objets ethnographiques à objets d'art

Au cours du siècle dernier, un revirement de situation s'est opéré. L'art d'Afrique, d'Océanie et des Amériques est devenu un phénomène artistique englobant styles, histoires et cultures variées. Dans le cours de l'exposition, on apprend que Picasso avait un attachement particulier pour l'art africain. «Picasso aimait bien cet art africain pour son réalisme et il a été le premier à considérer ces objets comme de l'art», soutient M^{me} Bondil. Preuve d'une évolution des mentalités, le Musée des Colonies à Paris devient, en 1962, le Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie.

Comme le mentionne le document présentant l'événement, l'exposition pose donc un regard inédit sur l'œuvre de Pablo Picasso (1881 à 1973), en relatant le fil chronologique de sa vie, et sur l'histoire de l'art moderne.

En poursuivant le parcours, le visiteur découvrira l'exposition *Nous sommes ici, d'ici*. Cette exposition, créée par le Musée royal de l'Ontario, a été enrichie d'un volet québécois. Elle présente les œuvres de huit artistes contemporains canadiens auxquels ont été ajoutés trois artistes montréalais (Eddy Firmin, Manuel Mathieu et Shanna Strauss). «Ces trois artistes ont été choisis

pour leur belle feuille de route artistique», affirme Geneviève Goyer-Ouimet, commissaire de cette exposition, conservatrice de l'art québécois et canadien contemporain et titulaire de la chaire Gail et Stephen A. Jarislowsky au MBAM. Le MBAM est d'ailleurs en processus d'acquisition pour l'œuvre de Manuel Mathieu intitulée *Autoportrait*. Cette œuvre a été réalisée à la mémoire de sa grand-mère, première immigrante de la famille à s'établir à Montréal en provenance d'Haïti.

Abattre les préjugés

L'exposition souhaite déconstruire le discours prédominant qui réduit l'expérience des Noirs canadiens à d'éternels immigrants ou à de nouveaux immigrants. «Nous voulions aussi montrer la diversité des communautés noires, qui sont loin d'être monolithiques», affirme M^{me} Goyer-Ouimet qui croit qu'à l'issue de ce parcours, le visiteur aura une perception différente de cette communauté.

Des œuvres percutantes

Dans le cadre de l'exposition, des œuvres permettront aux visiteurs de se sensibiliser à l'existence de l'esclavage au temps de la colonie, croit M^{me} Goyer-Ouimet. Selon les re-



L'ESPACE D'UN INSTANT

Cinquante ans de collectionnement de photographies

AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

4 MA 16 SE 2018

Zhang Huan. Pour faire lever le niveau de l'eau d'un étang à poissons (gros plan), (détail), 1997. MBAC. © Zhang Huan, avec l'autorisation de Zhang Huan Studio. Photo: MBAC.

beaux-arts.ca

Musée des beaux-arts du Canada National Gallery of Canada

Canada

PARTENAIRE FONDATEUR DE L'INSTITUT CANADIEN DE LA PHOTOGRAPHIE

Banque Scotia



JEAN-GILLES BERIZZI RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE NATIONAL PICASSO-PARIS)

Pablo Picasso, *Femme dans un fauteuil* (1927)

cherches de l'historien Marcel Trudel, il y a eu du début de la colonie jusqu'au début des années 1800, 4000 esclaves en Nouvelle-France, dont le tiers était des Noirs. Les deux autres tiers étaient des Amérindiens. L'esclavage a été aboli en 1834.

Parmi les œuvres percutantes présentées, M^{me} Goyer-Ouimet mentionne celle de Chantal Gibson. On y voit 2000 cuillères toutes peintes en noir. « En les peignant ainsi en noir, elle les a uniformisés de façon à créer un amalgame qui correspond souvent à la façon dont on perçoit la communauté noire, dit-elle. En s'approchant des objets, on s'aperçoit que, sous la peinture, chaque cuillère a un motif différent, reflétant la diversité de cette communauté. »

Une autre œuvre est également très forte en symbolisme. Créée par l'artiste ontarienne Esmâa Mohamoud, elle représente un Noir footballeur vêtu de vêtements typiques des Africains. Dans son dos, il y a toutefois une série de chaînes. « Cela fait référence à la traite des humains », dit M^{me} Goyer-Ouimet.

Enfin, une dernière œuvre mar-

quante est celle d'Eddy Firmin, artiste montréalais originaire de Martinique. Il s'agit d'un buste en céramique où le cou de la personne est orné d'un anneau. L'article portant sur l'exposition dans la revue du MBAM souligne l'inconfortable parallèle entre l'esclavage passé et celui que nous vivons aujourd'hui. « La surconsommation retire au citoyen le contrôle sur sa vie en le réduisant à l'état de consommateur », mentionne-t-on.

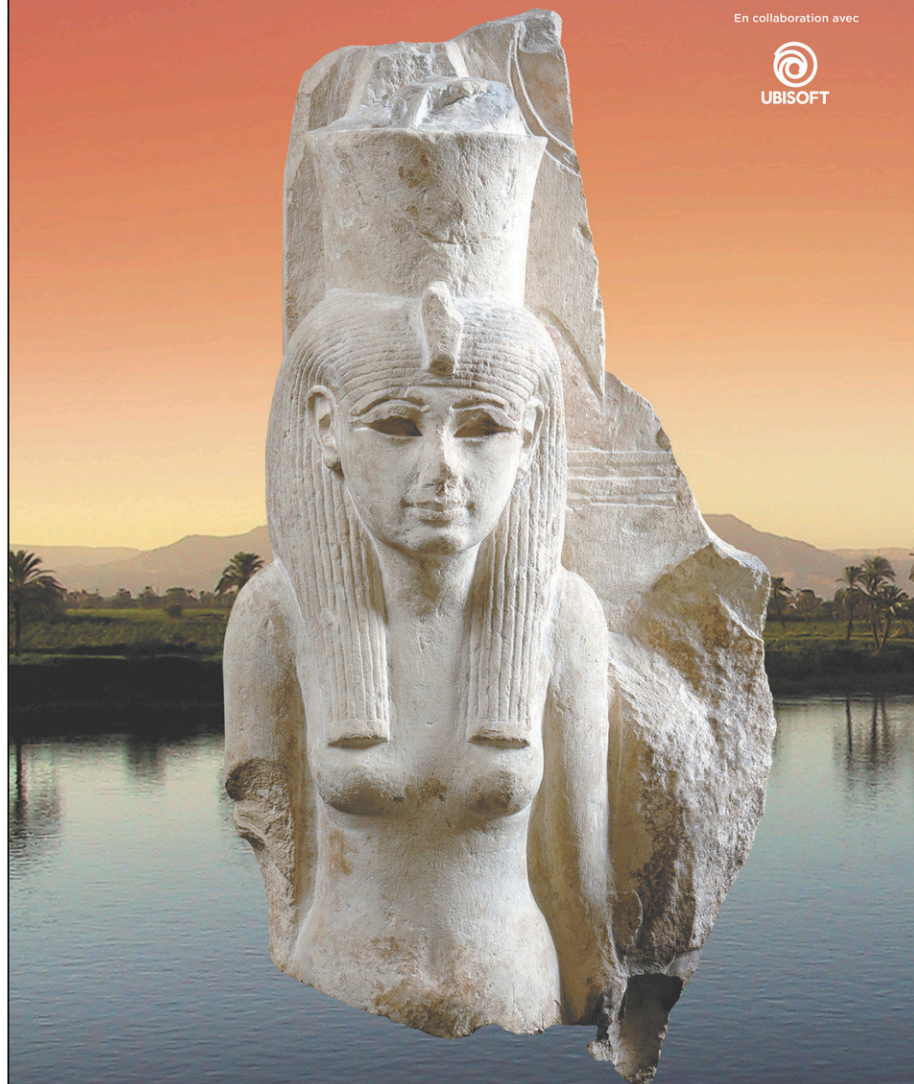
**La plupart
des amateurs
d'art avisés
connaissent
l'intérêt
que Picasso
entretenait pour
l'art africain**

 Desjardins

présente

REINES D'ÉGYPTE

En collaboration avec



**ADMIREZ
PLUS DE 350 OBJETS
EMBLÉMATIQUES
À POINTE-À-CALLIÈRE**

Jusqu'au 4 novembre 2018

Une exposition réalisée par Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, en collaboration avec le Museo Egizio de Turin (Italie).



POINTE-À-CALLIÈRE

Cité d'archéologie et
d'histoire de Montréal

Montréal

MΣ MUSEO
EGIZIO

AIR CANADA
CARGO

TOURISME /
MONTREAL

INTERCONTINENTAL
MONTREAL

ISTITUTO
italiano
di CULTURA

LA
PRESSE

Québec

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

Impressionnante Berthe Morisot et savoir-faire canadiens

Après avoir galvanisé le public et la critique avec sa spectaculaire exposition *Alberto Giacometti*, le Musée national des beaux-arts du Québec ne compte pas être à court d'arguments cet été non plus. En s'alliant à trois autres musées internationaux d'envergure pour rendre ses lettres de noblesse à une figure fondatrice de l'impressionnisme, et en donnant à voir la variété des savoir-faire canadiens en art contemporain, l'établissement de Québec vient confirmer la solidité de sa programmation en cette année de son 85^e anniversaire.

RABÉA KABBAJ

Collaboration spéciale

Si l'on vous dit Monet, Degas ou encore Renoir, vous situez généralement tout de suite ces grands noms de l'impressionnisme. Berthe Morisot? La tâche s'avère peut-être un peu plus ardue! Et pourtant... «Même si elle est bien moins connue que ses collègues masculins, Morisot fait partie des artistes majeurs de l'impressionnisme et des membres fondateurs de ce mouvement. On considérerait donc qu'il fallait la remettre à l'avant-plan», explique André Gilbert, conservateur aux expositions au Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ). C'est d'ailleurs la toute première exposition Morisot au Canada (du 21 juin au 23 septembre 2018), et la première en Amérique du Nord depuis 1987!

Fort de ce constat, le MNBAQ a donné l'impulsion à ce projet itinérant autour duquel il a réussi à fédérer la Fondation Barnes de Philadelphie, le Dallas Museum of Art et le Musée d'Orsay de Paris, et qui sera présenté dans chacun de ces quatre établissements, à commencer par Québec. L'une des deux commissaires choisies, Sylvie Patry, conservatrice en chef et directrice de la conservation et des collections du Musée d'Orsay, n'est rien de moins que «l'une des spécialistes mondiales de la peinture impressionniste», souligne M. Gilbert, qui voit là un gage de la haute qualité de l'exposition à venir.

Le style Morisot

Si, à l'instar de ses collègues, Berthe Morisot (1841-1895) se caractérise par un style impressionniste plutôt classique, la spécificité de ses toiles s'illustre de deux façons. «En tant que femme, elle aborde des sujets assez différents des impressionnistes hommes: des scènes intimes et personnelles à travers la représentation d'autres femmes et d'enfants. Pour une femme, c'est plutôt convenu, mais de la part d'une impressionniste, cela demeure une pratique un peu plus rare», relève André Gilbert.

La seconde marque de fabrique de Morisot réside dans sa radicalité: elle part de la technique impressionniste, mais pour la mener beaucoup plus loin que d'autres. «En peinture, c'est l'une des artistes qui pousse le

plus loin la question de l'inachevé. Elle décide d'exposer des œuvres qui sont considérées par d'autres comme des esquisses, tandis qu'elle les présente comme finies», analyse le conservateur du MNBAQ.

Entre féminisme et raffinement

En plus de témoigner de ces particularités de l'artiste, l'exposition se penchera sur ses années de formation, elle qui dut faire preuve de persévérance pour parvenir à se faire reconnaître dans un secteur difficile d'accès aux femmes à l'époque. La peinture en plein air — une caractéristique de l'approche impressionniste — ou encore la représentation du fameux personnage bourgeois de la Parisienne seront également d'autres portes d'accès à l'œuvre de Morisot.

«L'exposition dresse le portrait d'une femme singulière, qui est un modèle à plusieurs égards. Son œuvre est très raffinée et séduisante, donc les gens seront vraiment charmés. Évidemment, c'est l'impressionnisme et on sait à quel point ce mouvement nous touche à plusieurs niveaux. Cependant, c'est également une belle réflexion globale sur les relations entre l'art et la vie personnelle, deux aspects intimement liés chez Morisot», conclut André Gilbert au sujet de cette exposition qui rassemblera pas moins de 55 toiles en provenance de neuf pays différents.

Du fait main pancanadien

Tranchant avec une offre habituellement soit québécoise soit internationale, la seconde exposition qui prendra l'affiche cet été au MNBAQ, *Fait Main/Hand Made* (du 14 juin au 3 septembre 2018), sera entièrement canadienne. Une approche résolument *coast to coast* qui explorera l'engouement renouvelé, en art contemporain, pour la question du faire artistique lié à des pratiques populaires.

«Depuis quelques années, on voit émerger le retour d'un discours sur le savoir-faire, la requalification: ce qu'on appelle la *reskilling*. J'ai donc voulu faire une exposition sur ce mouvement bien réel, en y allant avec une présentation d'œuvres qui témoignent d'un intérêt pour les savoir-faire plus ou moins traditionnels et de marier cela à des questions autour de



COLLECTION PARTICULIÈRE

Berthe Morisot, *Jeune femme en gris étendue* (1879)

«En tant que femme, elle aborde des sujets assez différents des impressionnistes hommes: des scènes intimes et personnelles à travers la représentation d'autres femmes et d'enfants»

notions comme l'art populaire, les passe-temps, les loisirs, qui entrent aussi en ligne de compte. Il m'apparaissait donc pertinent de proposer cette réflexion sur cette rencontre entre «les beaux-arts» et la culture plus populaire», fait valoir Bernard Lamarche, conservateur de l'art actuel (de 2000 à ce jour) au MNBAQ.

Explorer les savoir-faire

Dans cette perspective, près d'une centaine d'œuvres émanant de 37 artistes canadiens ont été sélectionnées, et donneront à voir des approches diversifiées de multiples pratiques artisanales. «Par exemple, pour l'univers de la poterie ou de la céramique, on a Brendan Lee Satish-Tang qui revient sur la poterie traditionnelle, mais en la recoupant avec la culture d'aujourd'hui. Il en fait des

espèces de *mashups*, de rencontres de genre, autant vers le manga que la poterie ancestrale de l'Orient. Avec son approche plus classique, Marie Côté va quant à elle faire parler la céramique, non pas par rapport à son côté usuel, mais plutôt selon ses propriétés sonores suggérées. On a aussi une troisième voie, Clint Neufeld, qui lui a refait des moteurs de voiture, mais en céramique. Ainsi, il nous permet d'introduire dans l'exposition des questions comme le passe-temps, le temps qui est pris à faire les œuvres et la valeur à lui accorder», explique M. Lamarche.

Tantôt conceptuelles, tantôt plus crues, parfois plus technologiques, les œuvres présentées dévoilent un éventail très large de propositions. Elles mettront à l'honneur des icônes déjà bien établies comme Barb Hunt, François Morelli ou Barbara Todd, mais aussi des artistes de la relève ou en mi-carrière comme Dominique Pétrin, qui avait été invitée l'an dernier à collaborer avec le célèbre artiste britannique Banksy.

Chose certaine, ces démonstrations de savoir-faire éclectiques, bigarrées et repoussant les limites du matériau ne devraient pas laisser le public indifférent. «Cette exposition s'annonce ludique et festive, et devrait également brasser un peu la cage à certains endroits. Je pense que les gens en ressortiront en réfléchissant aux enjeux de l'exposition, mais aussi avec l'air léger et un grand sourire accroché au visage», estime M. Lamarche.

Espace pour la vie: des nids et des arbres

Des abris d'animaux, des habitats pour la reproduction des papillons, des écosystèmes à la cime des arbres... Au Jardin botanique et à l'Insectarium, le thème de l'été sera celui de la vie en milieu naturel.

JÉRÔME DELGADO

Collaboration spéciale

Premier été, en 26 ans, sans Biodôme: qu'à cela ne tienne, à Espace pour la vie, de gîtes et d'animaux, il sera beaucoup question pendant la saison chaude. La programmation originale du complexe muséal de sciences naturelles mettra en effet l'accent sur les habitats que les animaux se construisent eux-mêmes. Pas besoin de Biodôme!

Fermé pour rénovations jusqu'en août 2019, le zoo sous toit de Montréal ne sera pas remplacé cet été — ni le prochain. À Espace pour la vie, on a ainsi accepté de passer les prochains mois amputé d'un de ses quatre membres. Voici la manière choisie pour cette première saison.

Abris géants

Architectes exemplaires, les animaux font preuve d'ingéniosité, tant ils sont capables de se construire des gîtes avec les moyens du bord, comme diraient les humains. Leurs nids, terriers et refuges de toutes sortes sont construits avec ce que la nature propose. Le castor et son barrage, l'abeille et sa ruche... les cas connus ne manquent pas. Mais les aviez-vous déjà expérimentés?

Au Jardin botanique, c'est ce qui sera proposé: entrer, se coucher, se cacher à la manière d'un animal. L'exposition *La nature pour toit* consistera en un parcours de sept abris géants. Une grotte d'ours noir,



ANDRÉ PAYETTE INSECTARIUM DE MONTRÉAL

Un papillon monarque

Un nid de pygargue, un cocon de papillon, une fourmière ou encore l'habitat en soie de la chenille à tente seront parmi les cas exposés.

Selon la brochure du Jardin botanique, ce «salon de l'habitation animal» donne la preuve que l'on vit dans «un monde où les animaux donnent encore des leçons aux [humains]». Le Stade olympique de Pékin, conçu par les starchitectes suisses Herzog & de Meuron, n'est-il pas surnommé le *Nid d'oiseau*? Présentée dans l'Arboretum du Jardin botanique, un vaste espace doté de 7000 spécimens arbres, *La nature pour toit* se déroulera du 15 juin au 3 septembre.

Aire pour monarques

Papillon en grand danger, le monarque voit sa survie menacée notamment par la disparition de son habitat. Une plante indigène au Québec lui est très chère: c'est sur l'asclépiade, et seulement sur elle, que ce grand migrateur pond ses œufs. Comme les champs d'asclé-

piades se font de plus en plus rares, l'Insectarium veut inciter la population à faire repousser la précieuse plante, source alimentaire des chenilles. L'établissement met en place l'événement Fiesta Monarque! qui se verra annuel. Y seront présentées les actions qui peuvent être prises pour la sauvegarde du papillon emblématique. La plantation d'asclépiades en est une, une action que la Ville de Montréal s'est engagée à faire dans ses jardins, comme l'ont déjà fait près de 300 municipalités nord-américaines. Fiesta Monarque! aura lieu les 25 et 26 août.

En haut des arbres

Il n'y a pas que des animaux qu'on peut prendre des leçons. Les arbres et parmi eux les plus grands sont aussi de précieux professeurs. En matière d'habitat, il n'y aurait pas meilleur modèle que la canopée. Les visiteurs du Jardin botanique auront pour une rare fois l'occasion d'en voir une de près.

C'est que la canopée est un «habitat exceptionnel» qui se forme au sommet des grands arbres, notamment dans les régions tropicales, où la lumière et la chaleur facilitent la naissance d'écosystèmes riches et diversifiés. La reconstitution d'une canopée sera le point culminant d'une exposition consacrée à un botaniste français, dont la réputation s'est bâtie autour de ses explorations en haut des arbres. Intitulée *Francis Hallé: carnets d'un botaniste*, l'expo étalera dans l'Arboretum 18 dessins grand format. Au travers de leur promenade, les visiteurs tomberont sur la canopée.

Selon la brochure d'Espace pour la vie, Francis Hallé a constaté que la «surface totale d'un arbre de 15 mètres de hauteur représente environ 200 hectares», en calculant feuilles, tronc, racines... «De quoi nous faire

pâlir avec nos 2 mètres carrés de peau», écrit l'auteur et journaliste Charles Prémont.

Ami des arbres, Francis Hallé a développé ses recherches autour de l'idée que ceux-ci ont beaucoup à nous enseigner. Pour son projet *Le radeau des cimes*, en cours depuis 30 ans, il a inventé une structure lui permettant de monter dans les arbres et d'en explorer la tête. «On y voit des conditions environnementales très différentes de ce que l'on trouve au sol», affirme le botaniste montréalais Alain Cogliastro, au sujet de la canopée, comme cité par Charles Prémont. «Quand on y reste quelques jours, on s'aperçoit de l'incroyable dynamisme de cet écosystème.»

Francis Hallé est un scientifique doublé d'une âme d'artiste. Ses dessins de la nature, résultats de ses observations, fusionnent ses deux expertises. *Francis Hallé: carnets d'un botaniste* se tiendra du 15 juin au 31 octobre.

Cinq ans sous ce toit

Déménagé du centre-ville et réinventé depuis 2013, le Planétarium célèbre cet été son 5^e anniversaire en tant que quatrième morceau d'Espace pour la vie. Comment? Par un retour sur «les deux spectacles multimédias coup de cœur des visiteurs». Le programme double de 63 minutes réunit *Continuum*, œuvre de Michel Lemieux et Victor Pilon (avec la musique de Philip Glass), et *Aurorae*, de Philippe Baylaucq et Sébastien Gauthier (avec DJ Champion). Rappelons que le premier propose un «poème cosmique» qui fait voyager de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Le second couvre un vaste territoire, de Montréal à Yellowknife, à la recherche des aurores boréales. Le programme est en cours jusqu'en avril 2019.

BACA

BIENNALE D'ART
CONTEMPORAIN
AUTOCHTONE
(BACA)
4^{ÈME} ÉDITION

níchiwamiskwém
nimidet | ma soeur
my sister

Du 5 mai
au 9 septembre
2018

Une présentation
Hydro
Québec



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE SHERBROOKE

mbas.qc.ca

241, RUE DUFFERIN,
CENTRE VILLE,
SHERBROOKE
QC, J1H 4M3
T. 819 821.2115



Canada
Québec
Sherbrooke



MUSÉE McCORD

L'héritage juif de Montréal

Le musée de la rue Sherbrooke met la communauté juive de Montréal à l'honneur

Ils sont aujourd'hui 91 000 à Montréal. On les associe surtout aux bagels, au *smoked meat* et à Leonard Cohen, mais leur empreinte va bien au-delà encore. L'exposition *Shalom Montréal. Histoires et contributions de la communauté juive*, présentée par le Musée McCord, met en exergue l'importance passée et présente de la communauté juive dans la métropole.

CATHERINE GIROUARD

Collaboration spéciale

« La contribution de la communauté juive au développement de Montréal est importante et multiple, et nous voulions la faire connaître des Montréalais de toutes origines », explique Suzanne Sauvage, présidente et chef de la direction du Musée McCord. Le musée de la rue Sherbrooke présente cet été, et jusqu'au 11 novembre, une sélection de leurs réalisations.

Et ces réalisations « sont nombreuses et considérables », peut-on lire dès l'entrée de l'exposition temporaire. « Tellement nombreuses qu'il est difficile de témoigner de l'ensemble de l'œuvre dans une seule expo ! répète à plusieurs reprises M^{me} Sauvage. Quoi inclure, quoi dire, quoi montrer... c'était un vrai dilemme ! »

Retour sur l'Exode

La visite débute par un retour sur le contexte historique des vagues d'immigration juives du XX^e siècle. Après avoir écouté l'écrivaine et journaliste juive Elaine Kalman Naves raconter son arrivée à Montréal, le visiteur pénètre dans une salle plus sombre. Des draperies grises sont suspendues ici et là. Des vidéos d'archives y sont projetées, dans lesquelles défilent des images de révolutions et de conflits mondiaux sur fond d'antisémitisme.

Des souvenirs, mais plus doux cette fois, sont ensuite relatés par des photos de juifs anonymes, souriants, à leur arrivée à Montréal. Quelques objets très symboliques racontent eux aussi des pans de vie, comme une grande nappe brodée par 50 jeunes orphelines juives à Berlin, dans les années 1920, qu'une femme a déménagée avec elle 127 fois en fuyant la Gestapo.

« Les sourires des immigrants que l'on peut voir sur les photos prises lors de leur arrivée à Montréal semblent témoigner d'un soulagement, est-il inscrit au mur. Comme si, l'espace d'un instant, le pays d'accueil leur apportait une sorte de paix du cœur. Mais les exilés et les déracinés n'oublient pas leur histoire, ne reviennent jamais complètement de leur grand voyage qu'ils ont entrepris un jour. »

Vivre ensemble

Le noyau de l'exposition, divisé en cinq grandes sections, présente ensuite des réalisations de la communauté juive dans les domaines de l'architecture, des sciences et de la

santé, des droits de la personne, du commerce, des arts et de la culture.

De grands projets comme Habitat 67, dessiné par l'architecte Moshe Safdie, des marques de vêtements comme Le Château et Canadelle, des boutiques et commerces, dont la fameuse chaîne de supermarchés Steinberg, immortalisée dans la pièce de théâtre *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay, des toiles, des livres, des mots et de la musique de créateurs comme Leonard Cohen, Irving Layton et Mordecai Richler... Des dizaines de réalisations sont présentées au fil des salles par des photographies, des objets et plusieurs installations multimédias. « Il faut prendre le temps de s'asseoir et d'écouter les vidéos dans cette exposition, sinon on en perd la moitié », souligne d'ailleurs Suzanne Sauvage.

L'histoire de l'Hôpital général juif de Montréal, qui ouvre ses portes en 1934 à tous les Montréalais, y est entre autres racontée. « C'était très novateur qu'un hôpital décide d'être si inclusif à cette époque-là », affirme M^{me} Sauvage. On en apprend d'autre part sur l'engagement de la communauté juive dans de grands mouvements à Montréal, comme les luttes contre le racisme et l'exclusion, la libération de la femme et les revendications ouvrières.

« Les juifs ont le mot *mitzvah*, qui veut dire "faire quelque chose de gentil pour quelqu'un d'autre", explique la photographe Heidi Hollinger, ambassadrice de l'exposition, elle-même Montréalaise d'origine juive de 5^e génération. Et même si quelque chose semble impossible, les juifs vont essayer de le faire quand même. »

Et pas seulement pour eux, mais pour tous les Montréalais, souligne-t-on de plusieurs façons tout au long de l'exposition. Les noms donnés aux différentes sections de *Shalom Montréal* — Bâtir ensemble, Prendre soin ensemble, Lutter ensemble, Commercer ensemble, Créer ensemble — en témoignent.

S'ouvrant sur le présent, c'est un documentaire projeté sur une série de grands écrans qui clôt la visite. Avec beaucoup d'humour — central dans la culture juive —, 14 jeunes juifs montréalais parlent de leur ville, de leur culture, de leur apport à la collectivité, de leur vision du futur et de ce que signifie être juif à Montréal en 2018.

Plusieurs conférences, rencontres, projections, spectacles de musique et activités sont aussi organisés dans



ARCHIVES JUIVES CANADIENNES ALEX DWORKIN

David Bier, Réfugiés séfarades arrivant à l'aéroport Dorval (1974)

le cadre de cette exposition. La programmation est disponible sur le site Web du Musée.

Une 7^e forêt urbaine

Shalom Montréal sortira aussi des murs du musée cet été en animant *La forêt urbaine*, créée pour une 8^e année par le Musée McCord dans la rue Victoria, entre Sherbrooke Ouest et l'avenue du Président-Kennedy.

« Comme chaque été, il y aura nos arbres, du mobilier urbain pour s'asseoir, un piano public et des camions de cuisine de rue, mais on y organisera en plus cet été des concerts de musique juive tous les mercredis, et on y servira aussi de la cuisine juive certains midis », énumère la présidente et chef de la direction du Musée.

« Je pense que c'est un des sites les plus photographiés de Montréal », se réjouit M^{me} Sauvage, estimant maintenant le nombre de visiteurs sur le site à 200 000 par année.

Un grand couturier espagnol au Musée McCord

Le Musée McCord accueillera aussi dès le 15 juin l'exposition mode *Balenciaga. Maître de la haute couture*, organisée par le Victoria and Albert Museum de Londres.

« Nous avons beaucoup de robes de Balenciaga dans la collection du Musée McCord, et nous en profiterons pour les intégrer à l'exposition », fait valoir Suzanne Sauvage, rappelant que le musée a la plus importante collection de costumes du Canada.

Couturier espagnol, Cristóbal Balenciaga représente l'apogée de la haute couture des années 1950 et

L'histoire de l'Hôpital général juif de Montréal, qui ouvre ses portes en 1934 à tous les Montréalais, y est entre autres racontée

1960. « Il a été le maître et la référence de tous les grands couturiers du XX^e siècle, dont Yves St Laurent », explique M^{me} Sauvage.

Par une centaine de robes et d'accessoires, des photos et des vidéos, l'exposition présentera le travail de Balenciaga ainsi que celui de quelques couturiers internationaux qui s'en sont inspirés.

Expo photo et expo permanente

Une exposition photo de l'artiste en résidence Marisa Portolese viendra compléter l'offre estivale du musée dès la troisième semaine de mai. S'inspirant des photos du Notman, dont le Musée McCord détient les archives, la photographe montréalaise présentera une vingtaine de portraits couleurs de femmes, « une affirmation féministe qui est de toute beauté », commente M^{me} Sauvage.

En plus de ces expositions temporaires, il est toujours possible de visiter l'exposition permanente *Porter son identité. La collection Premiers Peuples* du Musée McCord, qui propose de partir à la découverte de l'héritage des Premières Nations, des Inuits et des Métis en passant par le vêtement.

MUSÉE DE LA CIVILISATION DE QUÉBEC

La créativité londonienne sous les projecteurs

EMILIE CORRIVEAU

Collaboration spéciale

Capitale de l'Angleterre et du Royaume-Uni, Londres est une métropole effervescente foisonnant de créateurs. Dès le 17 mai prochain, le Musée de la civilisation de Québec jettera un regard fascinant sur cette cité à la fibre artistique; il lui consacra une vaste exposition intitulée *Ici Londres*, et ce, jusqu'au 10 mars 2019.

Portant sur la période contemporaine, soit de 1950 à aujourd'hui, la nouvelle exposition du musée mettra en lumière la singularité créative de la cité londonienne.

«On veut parler de ce qui fait de la ville sa particularité, ce qui fait que Londres est à l'avant-garde de tant de courants et qu'elle attire autant de créateurs. On va présenter aux gens des créations qui relèvent à la fois du design, de la mode et des arts visuels. La musique et l'architecture seront aussi présentes, mais ce sera en complément», révèle Caroline Lantagne, chargée de projet au Musée de la civilisation et coconceptrice de l'exposition *Ici Londres* avec Andrea Hauenschield et David Dufresne.

Un parcours multisensoriel

Plutôt que de s'articuler autour de repères chronologiques, l'exposition prendra la forme d'un parcours multisensoriel se déployant en zones créatives. «Les visiteurs vont pouvoir déambuler dans l'exposition comme ils déambulent un peu dans une ville, puisqu'on n'a pas de parcours imposé», explique M^{me} Lantagne.

Lorsqu'ils franchiront le seuil de la salle d'exposition, la première chose que verront les visiteurs sera le fameux «*Mind the gap*» qui tapisse les quais d'embarquement du métro de Londres. A quelques pas de là sera



MUSÉE DE LA CIVILISATION

Plutôt que de s'articuler autour de repères chronologiques, l'exposition prendra la forme d'un parcours multisensoriel se déployant en zones créatives.

installé un taxi londonien.

«Ensuite, les visiteurs seront littéralement invités à entrer dans la ville, indique M^{me} Lantagne. Au sol de la salle d'exposition, on a imprimé une très grande carte de Londres qui représente les différents quartiers de la ville et les secteurs créatifs dont on parle.»

L'expérience des visiteurs sera enrichie par la nouvelle application mobile du Musée de la civilisation et son volet spécialement consacré à l'exposition. Celle-ci permettra notamment d'entendre une narration originale interprétée par Geneviève Borne, grande amatrice de Londres et porte-parole de l'exposition.

«C'est la ville de Londres qui va s'adresser directement aux visiteurs et qui va leur expliquer ce qui se passe dans les différents secteurs explorés», précise M^{me} Lantagne.

A cela s'ajoutera un volet de réalité

augmentée. Lorsqu'ils pointeront leur appareil mobile vers certains objets, les visiteurs auront accès à du contenu supplémentaire. Par exemple, quand ils dirigeront leur téléphone vers un chandail des Sex Pistols, ils pourront entendre la musique du groupe.

Des œuvres diversifiées

Les visiteurs d'*Ici Londres* auront l'occasion de voir plusieurs œuvres prêtées par des musées britanniques. Ils y découvriront notamment des pièces appartenant au Victoria and Albert Museum, au Design Museum, au London Transport Museum, au Tate Britain, au Museum of London et au Museum of Liverpool. Des créations provenant des British Council Collection, Arts Council Collection et de quelques collectionneurs privés seront également exposées. Une installation de l'artiste Tony Cragg sera aussi pré-

tée par le Musée d'art contemporain de Montréal.

Les œuvres de plusieurs designers de mode seront mises en lumière dans le cadre de l'exposition. Alexander McQueen, Vivienne Westwood, Mary Quant et Barbara Hulanicki seront parmi les créateurs représentés.

Ici Londres proposera également une incursion au cœur de l'univers de nombreux artistes visuels, dont Damien Hirst, Jake et Dinos Chapman, Gilbert and George, Eduardo Paolozzi et Richard Hamilton.

«Il y aura des œuvres plus connues et d'autres moins, souligne M^{me} Lantagne. Je pense par exemple à une œuvre de Ben Nicholson, qui vient de la Tate Gallery. C'est une grande murale en trois parties qui avait été créée pour le Festival of Britain, qui a eu lieu au début des années 1950. Cette œuvre-là est vraiment très belle et elle est très moderne dans sa facture. À l'époque, elle avait été présentée dans la cafétéria des installations qui avaient été bâties pour le festival. [...] Elle n'a pas été présentée beaucoup; c'est une chance de pouvoir l'avoir.»

Plusieurs objets liés à la musique feront aussi partie de l'exposition. On y trouvera notamment une pochette de disque signée de David Bowie et des articles liés aux Beatles, dont un costume de John Lennon et des lithographies du célèbre chanteur.

Ce n'est pas la première fois que le Musée de la civilisation de Québec propose une exposition sur une grande ville européenne. Pendant plusieurs mois en 2011-2012, l'établissement a présenté *Rome. De ses origines à la capitale d'Italie* et en 2013-2014, *Paris en scène 1889-1914*. Cette dernière exposition a d'ailleurs remporté l'un des prix Excellence de la Société des musées québécois en 2014.

FRANCIS HALLÉ
CARNETS D'UN BOTANISTE

JARDIN BOTANIQUE

15 JUIN — 3 SEPTEMBRE

PIE-IX

espacepourlavie.ca

Montréal

espace pour la vie montréal

MUSÉE POINTE-À-CALLIÈRE

Reines en leur musée

Le musée consacre une exposition aux reines d'Égypte

Néfertiti, Néfertari, Hatshepsout: ces noms de l'antiquité égyptienne ont traversé l'histoire, preuve de la place occupée par les reines et les femmes durant le Nouvel Empire. Le Musée Pointe-à-Callière nous invite à leur rencontre.

ETIENNE PLAMONDON EMOND

Collaboration spéciale

Francine Lelièvre, directrice générale de Pointe-à-Callière, rêve de cette exposition depuis une vingtaine d'années. L'Égypte antique constitue une période classique à couvrir pour un musée d'archéologie. Celui de Pointe-à-Callière n'avait jamais accueilli de pièces de cette civilisation entre ses murs. « On n'avait pas de salles d'expositions temporaires suffisamment adéquates, rappelle-t-elle. Un thème comme l'Égypte, il faut lui donner un peu d'espace. » Puis, en 2013, l'établissement muséal a inauguré son nouveau pavillon de La Maison-des-Marins.

Il a ensuite collaboré avec le Museo Egizio de Turin pour faire venir certains objets de valeur. C'est de cet établissement que vient le clou de l'exposition *Reines d'Égypte*: le sarcophage de Néfertari, épouse favorite de Ramsès II, découvert dans la vallée des Reines en 1904 par l'archéologue italien Ernesto Schiaparelli. « C'est la pièce maîtresse qui a fait qu'on a lancé cette exposition », indique Francine Lelièvre.

Hommage aux femmes de pouvoir

L'occasion était donc belle de sortir de l'habituelle exposition sur les pharaons ou les dieux égyptiens pour mettre en lumière les femmes qui ont joué un rôle central durant le Nouvel Empire. Cette époque est considérée par certains comme l'âge d'or de cette civilisation de la vallée du Nil, alors que Thèbes constituait son centre névralgique. Cette période de paix, marquée par le développement et le raffinement artistique, s'étend entre 1539 et 1076 avant notre ère, soit environ 1000 ans après la construction des pyramides de Gizeh

et 1000 ans avant Cléopâtre.

Plusieurs icônes de ce Nouvel Empire furent des femmes. Ahmès-Néfertari, d'abord, gouverne en tant que régente jusqu'à ce que son fils, Amenhotep 1^{er}, atteigne l'âge de prendre le pouvoir. Cette reine est devenue, par la suite, une déesse vénérée à Deir el-Médineh, le village des artisans affectés aux sites funéraires de la vallée des Rois et de la vallée des Reines. Plus tard, Hatshepsout devient reine-pharaon et est représentée comme la fille du dieu Amon. Environ un siècle plus tard, Néfertiti se révèle bien plus que l'épouse d'Akhénaton: les sculptures mettent fréquemment en scène le couple royal, preuve de son influence.

« Ce que je souhaiterais que les visiteurs retiennent, c'est que c'est une très grande civilisation, et que les femmes y ont joué un rôle important, beaucoup plus que les Romaines ou les Grecques. Les femmes égyptiennes pouvaient être au pouvoir, pouvaient influencer, exprime Francine Lelièvre. Lorsqu'elles avaient des enfants, elles pouvaient transmettre leur héritage. Elles pouvaient boire du vin en public. Elles étaient libres. Elles avaient réussi dans cette société à prendre de la place. »

Plonger dans l'ambiance

Au-delà des quelque 350 objets que l'on peut y admirer, l'exposition, inaugurée le 10 avril dernier et à l'affiche jusqu'au 4 novembre, permet de plonger dans l'ambiance qui régnait à cette époque grâce à une collaboration avec Ubisoft. Heureuse coïncidence, l'entreprise de jeux vidéo a sorti, l'automne dernier, le jeu *Assassin's Creed Origins*, dont le récit se situe en Égypte antique. Deux capsules éducatives, l'une sur les hiéroglyphes et l'autre sur la momification, ont été réalisées par leurs studios. Surtout, des images projetées sur grands écrans reproduisent en détail les décors, particulièrement animés dans l'espace consacré au village Deir el-Médineh.

« On a cherché, dans le parcours et les ambiances, à amener les visiteurs dans des lieux », souligne Elisabeth Côté, chargée de projet pour l'exposition. Le premier étage, consacré à



MUSEO EGIZIO TURIN

La déesse Mout (Nouvel Empire, XVIII^e-XX^e dynastie 1539-1076 av. notre ère)

la vie à Thèbes, présente d'entrée de jeux de colossales statues à tête de lionne du temple dédié à la déesse de la guerre Sekhmet. Plus loin, les visiteurs sont introduits au harem royal, lieu d'éducation où les femmes et les enfants se côtoyaient.

À l'intérieur de cette section se déroule un papyrus judiciaire écrit en hiéroglyphes, une forme simplifiée de hiéroglyphes. Il s'agit d'un jugement relatif au complot organisé dans un harem par Tiye, épouse secondaire de Ramsès III, pour assassiner ce dernier et placer son fils au pouvoir. « C'est un récit marquant du Nouvel Empire », souligne Elisabeth Côté. « On est privilégiés d'avoir cet objet à Montréal. »

Le visiteur monte ensuite au

deuxième étage comme s'il traversait le Nil vers sa rive gauche, là où se trouvent la vallée des Rois et la vallée des Reines. L'étage, consacré à la mort, à ses rites et à son art, présente stèles, sarcophages en bois, ainsi que vases dans lesquels certains organes des défunts étaient placés. Le parcours mène au sarcophage en granit de Néfertari, entouré d'une réplique des murs de sa chambre funéraire et accompagné par des objets qui ont été retrouvés à l'intérieur. Parmi ceux-ci, Francine Lelièvre désigne une paire de sandales en feuilles de palmier tressées. À ses yeux, il s'agit des pièces les plus touchantes de l'exposition, alors qu'elle s'imagine la femme qui les a chaussées il y a plus de 3200 ans.

« Les femmes égyptiennes pouvaient être au pouvoir, pouvaient influencer. Lorsqu'elles avaient des enfants, elles pouvaient transmettre leur héritage. Elles pouvaient boire du vin en public. Elles étaient libres. Elles avaient réussi dans cette société à prendre de la place. » — Francine Lelièvre



PARIS LES BOUTIQUES AU 18^E SIECLE

EN VITRINE


EXPOSITION JUSQU'AU 24 MARS 2019

Musée
STEWART
Museum ■ ■ ■

ÎLE SAINTE-HÉLÈNE

EN COLLABORATION AVEC

TV5 LE DEVOIR MONTREAL GAZETTE TOURISME / MONTREAL Parc Jean-Drapeau CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal Québec



MUSÉE McCORD

Shalom Montréal

Histoires et contributions de la communauté juive

Exposition jusqu'au 11 novembre 2018

MOUNT STEPHEN Air Transat fugues LE DEVOIR MONTREAL GAZETTE LA TRINITE COMMUNAUTÉ JUIVE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal Québec

EXPOSITION EN EXCLUSIVITÉ NORD-AMÉRICAINE

DU 15 JUIN AU 14 OCTOBRE 2018

MUSÉE McCORD

Balenciaga

MAÎTRE DE LA HAUTE COUTURE

PRÉSENTÉE PAR HOLT RENFREW OGILVY

EXPOSITION ORGANISÉE PAR LE VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDRES

© David Sims / Trunk Archive

V&A

MODE DESIGN MOUNT STEPHEN TOURISME / MONTREAL fugues LE DEVOIR MONTREAL GAZETTE TV5 LA TRINITE COMMUNAUTÉ JUIVE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal Québec



TRÉSORS 18/05_09/09
2018
IMPRESSIONNISTES
AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA



La collection
Ordrupgaard

Organisée par Ordrupgaard, Copenhague,
et le Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa

beaux-arts.ca

Camille Corot *Le pont de Mantes (détail)*, v. 1850-1854. Ordrupgaard, Copenhague. Photo: MBAC

Généreusement soutenu
par M. Paul Mandl (PhD)
et M^{me} Elsje Mandl

Avec l'appui du
gouvernement du Canada

Canada